

là

« Nous sentons dans un monde, écrivait Proust, nous pensons, nous nommons dans un autre, nous pouvons entre les deux établir une concordance, mais non combler l'intervalle. » Le plus fréquemment, cet écart entre les choses et les mots m'est imperceptible. Je crois les nommer telles qu'elles sont effectivement, dans leur présence réelle, immédiate, mais ce n'est qu'illusion. Car il y a toujours un « retard » sur l'expérience (Derrida), entre les choses telles que je les ressens, dans l'instant où je les vis, et le moment où je tente de m'en emparer et de les désigner. Fréquemment pourtant je m'accommode de cet écart, de cette différence. Parce que, sans doute, j'aspire à l'insouciance. Il s'agit d'un simple arrangement avec moi-même et avec les autres, d'un déni du réel pour admettre le monde dans une convention : je souscris à une réalité approximative qui scelle un contrat relationnel avec mon environnement.

Il arrive pourtant que cet écart entre ce que je ressens et ce que je nomme me semble plus marqué. Ce qui était jusque là une simple approximation, un arrangement avec le monde, m'apparaît alors davantage comme une erreur, voire un mensonge qu'il m'est plus difficile de supporter. Ce « retard » sur l'expérience des choses devient plus imposant. Je me rends compte de mon incapacité à dire ce qui est. Les choses tendent à s'effondrer, puisque les mots ne peuvent plus les dire. Elles fuient sans cesse sans que je puisse les saisir dans un langage. C'est là un rendez-vous avec la mort des choses. Une différence ressentie comme telle et qui marque une rupture entre le monde et moi. Je ne suis plus avec le monde. Je ne suis plus en lui. J'y demeure extérieur comme le spectateur aphone de mon expérience. Comme un étranger pour qui l'évidence des choses n'est plus. Je sens ce quelque chose qui était là mais qui toujours m'échappe. Je ne parviens plus à être là, présent dans ce monde que je regarde. Ce quelque chose que je vois fuir, et qu'un langage peut-être m'aiderait à retrouver.

Il me faut alors réinventer le monde, en remanier les formes, lui redonner par des images une tonalité nouvelle. Pour qu'enfin surgisse un langage qui le désigne. Pour qu'enfin je cesse d'être nulle part. Qu'enfin je cesse de me dire :

Là, je ne suis plus.

étrangère et transparente

Je suis dans ce monde comme un fantôme oublié, dont les plis du corps et la couleur des vêtements se confondent avec les stries des murs, le papier peint de maisons centenaires, au fond d'un grenier où seuls encore, sur des objets délaissés, demeurent la poussière et les insectes. Je regarde ailleurs vivre des gens qui jamais ne me voient. Et je vis ma solitude et ma tristesse de ne pouvoir leur parler quand leur visage éveille en moi la promesse d'un bonheur. De ne pouvoir leur dire d'être prudents quand je les sens en danger. De ne pouvoir les serrer contre moi quand j'ai trouvé qu'ils étaient beaux.

Tel je suis, là, rien ne m'est possible.

Socialement, je m'étais retirée de tout, même si je n'avais pas de difficultés à avoir des liens, à rencontrer et à discuter des gens – cela n'a jamais posé problème pour moi – mais, au fond de moi, je ne me voyais plus égale à l'autre personne que j'avais en face de moi. Je me sentais diminuée, quelqu'un qui n'était pas à sa place. J'avais peur d'entendre la question : « Hélène, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » Cela me travaillait beaucoup. [...]

Je ne voulais pas qu'on me voie sur les photographies : en Europe, quand on n'a pas ses papiers, on n'existe pas, on est juste un dossier, on n'existe plus que pour soi. On est invisible et, en même temps, lisible. Je passe inaperçue, mais que voient les gens sur moi ? Est-ce que c'est la fragilité, est-ce que c'est la pauvreté ? C'est comme ça que j'ai commencé à me prendre en photographie.

Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, dans *À la recherche du temps perdu*, 1920

Jacques Derrida, *L'Écriture et la Différence*, Le Seuil, coll. Points, 2014 [1967]; Marc Goldschmit, *Jacques Derrida. Une introduction*, Agora Pocket, 2003

Hélène Amouzou, entretien avec Mariam Nur Goni, <www.africultures.com>, novembre 2010

Hélène Amouzou, *Entre le papier peint et le mur*, Husson, 2010

Mary Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, La Découverte, 2005 [1966]

Hélène Amouzou, immigrée togolaise en Belgique, demeure sans papiers durant de longues années. En découvrant la photographie, elle utilise la technique de la transparence qui lui permet de se mettre en scène en confondant son corps avec les murs de la maison où elle vit, principalement dans son grenier abandonné. Elle finit par faire éditer le livre de photographies *Entre le papier peint et le mur*, qui témoigne d'un travail entrepris pour donner à son expérience douloureuse une forme particulière. La reconnaissance progressive de son travail artistique va donner une légitimité à ses mots. Suite à ses expositions, elle ne cesse en effet d'être interviewée et de raconter son histoire. Des papiers lui ont enfin été donnés.

Mary Douglas écrivait que la saleté, c'est quelque chose qui n'est pas à sa place, et qui éveille au fond de nous le sentiment d'un désordre auquel nous cherchons spontanément à remédier. Soit que nous tournons la tête pour ne pas voir ce désordre, soit que nous chassons celui-ci de diverses manières. Ce qu'exprime Hélène Amouzou



dans ses photographies n'est rien d'autre que le sentiment assez commun de ceux que les pays européens privent d'existence : celui de n'être nulle part à sa place. De constituer en soi un désordre. Ce paradoxe qu'elle souligne entre le fait d'être invisible mais également lisible interpelle sur cette ligne subtile d'une disparition de soi qui n'est en effet pas totale, mais en suspens. Cette invisibilité des personnes renvoie à une sorte de « fantôologie » des êtres en errance et qui ne cessent de hanter les villes du vieux continent. Cette disparition n'est que partielle dans la mesure où les corps continuent à circuler mais n'affichent aucune identité particulière, sinon celle d'enveloppes à la dérive, dénuées d'attaches qui leur permettraient d'exister entièrement. Et lisibles donc, du fait que cette circulation des corps provoque nécessairement une attente : celle d'une identité affirmée, ou bien celle d'une disparition accomplie, achevée. L'une ou l'autre permettant d'abolir une inquiétante présence, de dépasser, d'une manière ou d'une autre, ce stade intermédiaire, comme l'écrivait Milan Kundera, entre l'être et l'oubli.

Milan Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Gallimard, 1990

sous les bombes, des poussières de toi

Je vois le monde comme une œuvre en ruines, abandonnée des hommes et délabrée. Je regarde des villes désertes, hantées par ceux qui les habitèrent, vidées des êtres qui s'y aimèrent, ou y vécurent dans l'indifférence des autres. Je vois le monde dans un présent insaisissable, déjà recouvert par l'histoire à venir, dans la vision anticipatrice d'une humanité disparue. Je vais entre les choses comme un fantôme en devenir. Car tout ce que je vis s'enfuit déjà, et fait de moi le survivant imaginaire d'une civilisation déchu.

Tels étaient-ils, là, hommes et femmes, animés par le travail et les passions. Tels étaient-ils et ne sont plus.

Sous les bombes, la disparition s'est constituée en une dispersion, une volatilisation de la matière. De ce qui fut matière – corps, bâtisses, remparts – tout est devenu énergie et poussière. Mêlé ensemble dans une disparition totale et indifférenciée. Comment dans la poussière puis-je retrouver ton visage ? Tel un mystère de la matière où les visages s'en vont, où les regards s'effacent, tu ne reviendras plus. Je cherche alors un récit qui raconte cette matière disparue, cette poussière advenue, cette énergie dissipée. Un récit qui raconte cette histoire des choses qui s'en vont et nous laissent entre les ruines. Ton corps disparu s'adresse à moi tel un fantôme. Et me voilà hanté par une matière qui n'est plus toi. Un corps pulvérisé qui glisse entre mes doigts. Et peut-être aussi cet air que je respire est-il fait de ton visage envolé. Toi, victime sacrificielle, dont le corps hier dansait devant moi, te voilà simplement soufflée par le vent.

Dans son *Sacre du Printemps* (2014), Romeo Castellucci fait disparaître le corps des danseurs. Ceux-ci sont remplacés par de la poussière d'os, fertilisant agricole de l'in-

dustrie chimique. Castellucci rappelle cependant que le *Sacre du Printemps* parle d'un sacrifice, qu'il parle donc nécessairement de la mort, c'est-à-dire d'une disparition.

Après ça, j'ai pensé qu'il fallait faire danser la poussière dans l'air. Donc en ce cas là j'ai trouvé dans un objet [la poussière d'os] la synthèse la plus extrême probablement que je pouvais avoir pour le Sacre du Printemps. Et à partir de ça, il fallait toute une série de machines accrochées au plafond pour faire danser [la poussière] dans le rythme [...] Donc j'ai gardé l'idée de la danse qui est centrale, mais en évitant les danseurs. Les danseurs sont atomisés dans l'air. C'est plutôt comme ça. Donc il s'agit d'une danse qui représente la vie, mais en même temps la mort. Il s'agit d'une mort céleste.

La poussière dit ce qui n'est plus. Elle sonne l'irréversibilité d'une élimination radicale et réduit l'homme à sa condition la plus organique : dénué d'un langage à la hauteur de l'événement, démuné de mots pour décrire la violence d'une « mort anéantissement » (Louis-Vincent Thomas). Un là encore qui se dérobe dans une matière évanouie, jusqu'à ce que, peut-être, quelqu'un parvienne à faire danser la poussière.

Romeo Castellucci, entretien avec Brigitte Hernandez, <www.lepoint.fr>, 8 décembre 2014

Louis-Vincent Thomas, *Rites de mort. Pour la paix des vivants*, Fayard, 1996

Giorgio Caproni, « Besoin de guide », traduit et présenté par Frédérique Malaval dans « Fondement de la parole et parole fondatrice de l'être », *Noesis*, n° 7, 2004, disponible sur <noesis.revues.org>

Jacques Derrida, *Trace et Archive, image et art*, éditions de l'ina, 2014

des visages disparus dans la vitesse des mondes

Je marche dans la ville, homme perdu, en errances discrètes ou visibles de tous. Sous l'œil numérique de caméras assoiffées de corps, de mouvements, d'accélération et de décélérations. Être suspect *a priori*, sous contrôle distant, j'intègre en moi une vitesse obligatoire. J'emprunte les passages fléchés qui me mènent de lieux nouveaux en espaces rénovés, de banlieues en centres commerciaux, de musées en terrasses, de jardins en terrains vagues. Je circule à allure modérée, selon les marées humaines qui me guident. Je ne parle plus. Je plonge mon regard dans le vide, dans les profondeurs d'un écran plat, dans la lecture négligée de journaux sans nouvelles, vers des affiches qui suscitent une confiance perdue. J'évite les visages et les regards m'évitent. Je scrute les murs d'une ville dont l'histoire m'échappe et à laquelle je ne suis plus sûr d'appartenir.

Tels sommes-nous, là, emportés dans les villes, par la vitesse et le flux incessant des corps. Tels cherchons-nous à être là et n'y sommes plus.

L'homme perdu est en quête d'un visage, lieu de parole et de regards, lieu d'attention et d'étonnement, pour dire peut-être qui il est. S'il veut se retrouver, l'homme perdu ne le peut qu'au travers d'une parole. Dans la ville, ses trajets quotidiens le déplacent entre des lieux familiers, qu'il croit connaître, mais qui lui restent définitivement hermétiques. « Là où je vais, dit-il, je ne sais pas d'où je viens. » Là où les visages s'évitent, il n'est pas de parole qui puisse dire qui je suis. Il n'est pas de lieu que je cherche, autre que celui que la parole peut m'offrir. Où que je sois, je ne suis que là où la parole me ramène.

là ?

Entre deux points du temps, je cherche à combler cet inévitable retard sur mon histoire. Par une lettre que j'écrivis, disant : « j'étais là, nous l'étions tous », je retourne sur les lieux jadis visités. Une lettre retrouvée que j'avais laissée là, et dont j'étais sans le savoir le lointain destinataire. Une lettre dont je craignais la trahison, pensant qu'elle pourrait ne jamais arriver à destination (Derrida).

Vies nouvelles
Un pied devant, l'autre
Passé, délaisse au loin
deux pas lassés

Au coin
Des rues changent les mondes
Architectures
Neuves aux mémoires des morts

Je me retourne et vois l'oubli

Vent
Zone
Vent

Je souffle et sens les vies nouvelles

Dans un ciel blanc
Une tour tranche en perspective
Un œil diffus – divin

D'ailleurs arrivent enfin fidèles
Des cours, des lits,
Les vies nouvelles

Tel étais-je, là, dans cet entre-deux-monde de mon histoire. Tel étais-je et n'étais plus. Tel étais-je et ne suis plus.

Je m'étais perdu. J'avançais à tâtons.
Je cherchais une issue.
Je demandai à quelqu'un. « Je ne suis pas »,
il me répondit, « d'ici ».
(Giorgio Caproni, « Besoin de guide »)

Le là est un lieu où je retourne mais que je n'ai jamais connu. À la question « Où es-tu ? » je réponds « Je suis là ». Mais c'est un là sans visage, dans une ville où la parole n'est plus.

L'artiste VHILS sculpte les murs des villes à coups de marteau-piqueur et d'explosifs. Il creuse et dévoile les strates du temps qu'il cherche à exhumer. Il traite ainsi les murs tels des palimpsestes où chaque époque est venue en recouvrir une autre, reléguant ainsi à un oubli progressif nos histoires. En détruisant les murs des villes, VHILS cherche à faire réapparaître la mémoire enfouie de ceux qui les recouvrent. De ces murs détruits, il fait émerger des visages. Inconnus, banals, mais expressifs.

Les visages de VHILS sont-ils des fantômes, des spectres qui hantent nos villes ? Ou les témoins imaginaires d'une mémoire retrouvée ? La recherche d'un là possible entre des êtres séparés de leur propre histoire, en quête d'un là vers lequel retourner ?